

ASPECTS SOCIOLOGIQUES DU TRAVAIL FÉMININ

Gérald FORTIN



UMAP YAYINEVI



YAYIN NU/Nu: 83
T.C. KÜLTÜR ve TURİZM
BAKANLIĞI SERTİFİKA NU/
Numéro de Certificat : 82658
ISBN: 978-625-93285-2-2
DOI: <https://doi.org/10.5281/zenodo.19974925>
KAPAK/ Couverture:
Umay Yayinevi



Web Sitesi/ Web Page:
<https://umayyayinevi.com>
E-posta/Contact:
umayyayinevi@gmail.com
iletisim@umayyayinevi.com
Adres/ Adresse:
55200,
Atakum/Samsun/Türkiye

ASPECTS SOCIOLOGIQUES DU TRAVAIL FÉMININ

Gérald FORTIN

*Kütüphane Kartı/ Catalogue en Cours de
Cublication*

1. Baskı, Umay Yayinevi, i+54 sf., Dizin yok,
kaynakça yok, Samsun, 2026/ 1ère édition,
Umay Yayinevi, i+54 pages, sans index, sans
bibliographie, Samsun, 2026.

Mots clés /Key Words

1. Sociologiques, 2. Féminin, 3. Travail

Tous les droits d'édition du livre appartiennent à Umay Yayinevi. Sans l'autorisation écrite de l'éditeur, il est interdit de citer tout ou partie du livre, sauf dans le cadre de travaux universitaires et d'activités promotionnelles où la source est clairement mentionnée. Il est également interdit de copier, reproduire ou publier le livre sous quelque forme que ce soit, qu'elle soit imprimée ou numérique. L'intégralité du livre a été analysée à l'aide d'un logiciel de détection des similitudes. All publication rights to this book belong to Umay Publishing House. Without written permission from the publisher, except for academic studies and promotional activities where the source is clearly indicated, the book may not be quoted in part or in whole; it may not be copied, reproduced, or published in any printed or digital medium. The entire book has been scanned using similarity detection software.

Atıf/Cite: Fortin, G. (2026). *Aspects sociologiques du travail féminin*. Umay Yayinevi.

Placé devant le phénomène du travail féminin dans la société québécoise le sociologue, surtout le sociologue masculin, est momentanément décontenancé par suite de la multiplicité des facettes du phénomène aussi bien que par suite de la diversité des points de vue. Doit-on considérer le travail féminin surtout selon un aspect travail et s'attacher alors aux conditions de travail et de salaire, aux relations de travail avec les collègues et la

direction, aux problèmes de la participation syndicale, à la structure des occupations. Doit-on plutôt s'attarder à l'aspect féminin et être ainsi renvoyé à la vie familiale, aux définitions collectives des rôles de l'homme et de la femme. Qu'en pensent les femmes elles-mêmes et jusqu'à quel point la multitude d'articles publiés dans les revues féminines et de volumes écrits par des femmes est-elle représentative de la définition réelle des femmes et d'une

définition objective du phénomène. Ces écrits ne pourraient-ils pas être, comme c'est le cas pour la plupart des groupes minoritaires, un reflet inversé des préjugés masculins. Qu'en pensent les hommes, dans leurs rares écrits et surtout dans leur résistance passive. Leur réaction ne pourrait-elle pas elle aussi être, par un jeu dialectique renversé, un reflet des attitudes féminines. Ne parle-t-on pas déjà, en plaisantant — mais ce genre de plaisanterie est souvent

significatif — de la nécessité de créer dans dix ans une commission royale pour étudier le statut de l'homme dans la société moderne.

Devant tant de questions, les éléments de réponse sont rares et fragmentaires, les recherches empiriques surtout. Des renseignements presque indirects dans les études de Colette Carisse, de Tremblay-Fortin, et de Garigue, des études encore inédites de Suzanne McLaren-Fontaine, Nicole Gagnon et

Jocelyne Valois, des sondages de Châtelaine et de McLean, des analyses de la production littéraire en particulier du roman canadien-français (la dernière de ces analyses venant d'être publiée par J.C. Falardeau), les travaux spécialisés de la commission sur le travail de nuit pour les femmes. C'est donc sur des essais généraux et sur des comparaisons avec d'autres sociétés qu'il nous faudra appuyer notre propre analyse, quitte à nous servir

de ces sources pour tirer le maximum de signification des rares études empiriques que nous possédons.

D'abord quelques faits bruts. En 1961, le tiers de la main-d'œuvre du Québec était féminine et le tiers des femmes au travail étaient mariées. À la même date, en Ontario, la proportion de la main-d'œuvre féminine était aussi environ du tiers mais 60% des femmes au travail étaient mariées. Depuis 1961, la proportion de femmes mariées a

augmenté, mais reste inférieure à celle de l'Ontario. Les jeunes filles entrent plus vite sur le marché du travail (scolarité plus faible) mais ont tendance à arrêter de travailler après le mariage. Parmi les femmes mariées qui travaillaient en 1961, on retrouvait surtout des femmes âgées de plus de 35 ans, c'est-à-dire des femmes qui revenaient ou venaient au travail au moment où les enfants étaient à l'école. Dans la majorité des cas, le mariage signifiait l'arrêt de

travail même avant l'arrivée des enfants (au contraire de ce qui se produisait en Ontario). Il faudra sans doute attendre le recensement de 1971 avant de savoir si des changements sérieux prennent place sur ce point actuellement.

On pourrait ainsi résumer la situation en disant que le travail féminin est frappé par un traumatisme précis : le mariage. Après une période de quinze à vingt ans, le traumatisme semble s'atténuer

et le travail reprend. Pour comprendre le travail féminin, le sociologue est ainsi renvoyé à un autre phénomène : le mariage. Le phénomène-clé du travail féminin est celui du travail des femmes mariées. C'est en fonction du statut civil de la femme que les attitudes aussi bien des employeurs que des travailleurs vont se structurer. Le statut civil réel aura d'ailleurs assez peu d'importance. Toute femme célibataire est une femme mariée en

puissance, tout travail féminin est menacé par la maladie du mariage. Il ne peut être que temporaire, d'où difficulté de confier des responsabilités au niveau travail et au niveau syndical, d'où de la part de la femme engagement moins profond dans le travail et le syndicat.

Si le mariage prend une telle importance dans les conduites de travail des femmes, son analyse devrait permettre d'expliquer une grande partie des aspects internes de

la situation de travail elle-même. Cette analyse nous renvoie toutefois à des phénomènes plus éloignés encore du travail : la conception de la famille et les rôles de l'homme et de la femme dans la société.

Cela peut sembler un long détour, mais il nous semble impossible de comprendre le travail féminin sans le replacer parmi les autres rôles que notre société a définis pour la femme et sans analyser les

relations acceptées comme normales entre l'homme et la femme.

Examinons d'abord comment les hommes définissent la situation. Nous nous appuyons ici sur les travaux inédits cités plus haut et sur le sondage de Châtelaine publié il y a une semaine. Les attitudes révélées viennent de la classe ouvrière dans le premier cas, d'un milieu non défini mais comprenant certainement un groupe de cols blancs et de professionnels dans le second cas.

La presque totalité des hommes s'opposent au travail de leur femme peu importe la présence ou l'absence d'enfants de quelque âge que ce soit. À peine 10 à 15% des hommes acceptent positivement le travail de leur épouse, le plus souvent parce qu'une expérience concrète n'a pas produit tous les malheurs prévus.

Pourquoi cette opposition farouche ? Le thème qui revient le plus souvent, c'est que le travail à l'extérieur rend les femmes trop

indépendantes. Dans certains cas, la jalousie sexuelle se mêle à cette attitude mais le plus souvent, il s'agit d'indépendance financière ou budgétaire. Par ailleurs, l'indépendance financière conduit inévitablement à la désintégration de l'entente conjugale et à la tragédie familiale sinon amoureuse. On pourrait même parler d'infidélité fondamentale qui entraînera inexorablement toutes les autres. La seule façon de s'assurer de la fidélité

d'une femme, c'est de la tenir dépendante économiquement.

À l'inverse, le rôle principal du mari est de faire vivre sa famille. À cause de l'importance de ce rôle, la société des hommes lui a accordé une sanction terrible : faire vivre sa famille est à peu près le seul signe sensible de la masculinité du québécois. Laisser travailler sa femme, c'est avouer publiquement que l'on ne réussit pas à faire vivre sa famille ou sa femme, c'est avouer

publiquement que l'on n'est pas un homme. Par ailleurs, c'est sur ce rôle de pourvoyeur que l'homme va appuyer sa prétention à l'autorité absolue sur sa femme et ses enfants. Le travail de la femme soustrait celle-ci à l'autorité du mari (la rend indépendante) en même temps qu'il le dépouille de sa preuve la plus importante de masculinité. En perdant à la fois autorité et masculinité, l'homme ne peut plus espérer provoquer l'admiration et

l'amour de sa femme. Il devient alors possible et même probable qu'elle porte son affection sur un autre.

En tant qu'épouse, il semble que l'homme attende assez peu de sa femme en plus de la soumission et de la dépendance. Pour lui, les rôles principaux de la femme sont celui de mère et de ménagère. Elle doit élever ses enfants et entretenir sa maison. Elle doit trouver dans ces deux tâches assez de travail et assez de satisfaction sans chercher en dehors

du foyer un autre travail et une autre source de satisfaction personnelle.

Dans ces conditions, le travail de la femme mariée n'est acceptable que de façon temporaire en vue de procurer au couple des biens jugés superflus, mais désirés par le mari. Ce n'est que dans ce cas que le travail de la femme mariée n'est pas menaçant pour « l'image de lui-même » du mari. Dans nos entrevues, ceux qui s'opposent le plus fortement au travail de leur femme sont souvent

des chômeurs. Le travail de la femme procurerait alors non pas le superflu mais le nécessaire — d'où négation totale du système masculin et de l'ego du mari.

Ce système masculin n'est toutefois pas l'apanage des hommes seulement. Ce système s'appuie sur des valeurs sociales plus que millénaires véhiculées par le droit, la religion, les traditions et l'acceptation des femmes. Ces dernières, en effet,

sont socialisées dans ce système et l'intériorisent comme normal.

Elles savent cependant très bien l'adapter à leur propre situation. Pris à la lettre, les attitudes masculines ne peuvent aboutir dans le contexte de la société industrielle qu'à un type donné de famille : le matriarcat. L'affirmation de l'autorité du père aboutit à sa négation, l'autorité effective de la mère. La dépendance de la femme se transforme en indépendance. Reine du foyer,

l'épouse aura à peu près seule autorité sur les enfants ; elle décidera à peu près seule du budget familial. À son tour, elle définira comme seul rôle pour son époux le rôle de pourvoyeur. À toute fin pratique, elle exclura celui-ci de toutes relations intimes au sein de la famille. « Un bon mari, nous répètent une après l'autre nos informatrices, c'est un homme qui a une job steady, qui apporte toute sa paie à la maison, qui ne boit pas et ne sort pas (entendez qui ne regarde pas

les autres femmes) ». D'ailleurs, s'il remplit bien les autres conditions, on le laissera, en fin de semaine, prendre sa caisse de bière en face de la télévision.

On est ainsi dans une sorte de cercle vicieux : l'homme se définissant comme pourvoyeur force sa femme aux seuls rôles de mère et de ménagère ; ainsi définie la femme organise la famille selon le type matriarcal et cantonne le mari au rôle de pourvoyeur. L'homme ne veut pas

que sa femme travaille, la femme (et c'est le cas de la majorité des informatrices) ne veut pas travailler. Pour la femme, le mariage apparaît même comme une libération du travail et de sa dépendance. Se marier, c'est se mettre à son compte. Quand on sait combien les ouvriers rêvent de « partir à leur compte », on comprend la libération qu'est le mariage pour la femme. Elle acquiert un esclave qui la fait vivre, de même

que le mari acquiert une esclave qu'il s'attache en la faisant vivre.

La boucle n'est pas toujours aussi bien fermée. Et c'est ordinairement la femme qui brise la fermeture. Cette brisure prend deux cheminements différents impliquant tous deux une insatisfaction profonde de la femme reine du foyer et aboutissant comme solution au travail de la femme.

Une réaction de plus en plus fréquente de la femme réduite aux

rôles de mère et de ménagère est un sentiment d'incomplétude et d'ennui. Comme en témoignent nos revues et nos chroniques féminines, ce sentiment est surtout prononcé chez la femme dont tous les enfants sont partis de la maison mais se retrouve aussi chez celle dont les enfants sont tous à l'école et sont assez vieux pour prendre à leur compte une partie des soins du ménage. Pour fondamental que soit le rôle de mère c'est un rôle transitoire

qui, lorsqu'il exige de moins en moins de temps, laisse la femme vidée et désespérée. Plus d'ailleurs ce rôle aura été important, plus ce vide sera grand. Le soin du ménage, lui-même restreint quand les enfants vieillissent, ne saurait combler ce vide.

C'est vers le rôle d'épouse, qui avait eu jusque là si peu d'importance et une définition si négative, que la femme se tourne pour retrouver un sens à sa vie. Il faut réapprendre ou

apprendre tout simplement à vivre à deux. Elle se heurte alors à la définition de ce rôle pour le mari. Pour avoir quelque signification, le rôle d'épouse suppose que la femme soit définie comme égale et non comme dépendante. Le mari ne peut plus demander une soumission complète, soumission qui est d'autant plus illusoire que son autorité réelle a jusqu'alors été pratiquement inexistante. De théoriquement patriarcale et d'effectivement

matriarcale, la famille doit devenir démocratique ou égalitaire. L'homme doit renoncer à ses mythes, la femme doit renoncer à son pouvoir, une nouvelle conception et surtout de nouveaux gestes doivent être appris. Le couple doit remplacer la famille.

Cette conversion, dans la plupart des cas. ne s'opère pas, et la femme est à nouveau aux prises avec son sentiment diffus de frustration. Se fiant à ses magazines féminins, elle cherchera alors un dérivatif dans le

bénévolat des associations volontaires et des groupements féminins. Cette solution petite bourgeoise est assez peu accessible aux femmes de la classe ouvrière et de la classe des petits cols blancs. Le taux de participation de ces classes est en effet pratiquement nul aussi bien chez les hommes que chez les femmes. Même dans la classe bourgeoise, il s'agit d'une compensation plus que d'une solution, du moins dans la plupart des cas.

Devant l'impossibilité ou l'inefficacité de cette solution, la femme de 35-40 se tourne vers sa seule expérience satisfaisante, outre la maternité, celle de son travail prémarital. Faute de devenir épouse, elle deviendra travailleuse. Pour arriver à ses fins, elle devra convaincre son mari qu'il s'agit d'un travail temporaire devant permettre l'acquisition de biens superflus. Mais il s'agit là d'une tactique plutôt que d'une intention véritable. Le travail

lui permet l'indépendance que l'impossibilité du couple démocratique lui enlevait. Le travail lui permet d'être appréciée comme personne et la met dans une relation égalitaire avec des collègues de travail, féminins et masculins. Sa conversion au travail est définitive même si elle doit causer des problèmes à la maison, même si sa présence sur le marché du travail est épisodique par suite des pressions du

mari en perte de masculinité et d'autorité.

Dans la plupart des cas, le travail de la femme nuit à la vie familiale définie encore de façon traditionnelle (il nuit surtout aux capacités ménagères). Dans certains cas, qui semblent être de plus en plus nombreux, le travail de la femme permet la redéfinition du couple qui avait été impossible jusque là. Forcé par les circonstances à s'occuper davantage des enfants et même du

ménage, le mari y prend goût et redéfinit son rôle. Ouverte à un univers plus large et plus diversifié, la femme peut échanger plus facilement avec son mari et une nouvelle intimité se crée au niveau du couple. Un nouveau style de famille apparaît qui permet à la femme d'être à la fois ménagère à temps partiel, mère de grands enfants, épouse et travailleuse.

Mais peu importe que le résultat soit positif ou négatif, c'est surtout

par ce cheminement que le nombre de femmes mariées augmente constamment dans la main-d'œuvre.

Le deuxième cheminement est à la fois moins fréquent et plus subtil. Ici encore, le point de départ est le vide laissé par le déclin des exigences du rôle de mère. Encore une fois la femme cherche une solution du côté du rôle d'épouse. Contrairement au premier cas, la redéfinition de la part du mari et de la femme est possible, et le couple cherche à créer une

nouvelle intimité basée sur l'échange et la communication. La difficulté rencontrée dans ce cas se situe toutefois au niveau même de cet échange. L'expérience vitale des deux partenaires est trop différente pour permettre une communication véritable. Entre une femme centrée sur la famille et la maison et un homme ouvert au monde et surtout orienté vers l'extérieur, l'échange tourne vite court. Même si cet échange prend place au sein

d'équipes de foyers ou d'associations de couples comme c'est souvent le cas. La difficulté majeure vient, encore une fois du mari. D'un côté, il n'accepte pas de refermer sa communication dans le seul univers du couple ou de la famille. D'un autre côté, il n'accepte pas qu'une nouvelle forme de dépendance remplace celle qu'il vient de rejeter pour sa femme : il n'accepte pas que sa femme ne connaisse l'extérieur qu'à travers lui et qu'ainsi elle devienne une sorte de

reflet de lui-même. La communication amicale, que suppose la vie du couple, doit prendre place entre deux êtres qui peuvent confronter des expériences personnelles indépendantes l'une de l'autre. Le travail, du moins à temps partiel, apparaît alors à la femme comme la seule façon d'acquérir une connaissance existentielle qui lui permette de devenir une épouse sinon une amante. Ce travail lui apparaît d'ailleurs alors plus comme

un moyen de se réaliser pleinement comme personne capable d'échange que comme moyen de reconquérir son mari.

C'est là un cheminement que l'on retrouve surtout dans les classes professionnelles, mais nos recherches en révèle quelques cas dans les autres classes. Le plus souvent, on est encore à la phase de la fermeture du couple sur lui-même ou sur la famille, mais les témoignages recueillis laissent croire que c'est là une phase

transitoire qui laisse subsister
l'angoisse du point de départ.

Nous avons supposé jusqu'ici
que le rôle de mère réussissait à
combler la femme pendant que les
enfants étaient jeunes. Si cette
hypothèse se vérifie en gros pour les
femmes qui sont âgées de plus de 35
ans, elle semble de moins en moins
vraie pour les femmes plus jeunes.
Consciemment, dans les classes
bourgeoises, inconsciemment dans
les classes ouvrières, l'idée du couple

égalitaire et de la nécessité pour la femme de se réaliser comme personne autonome gagne du terrain. Le rôle de mère apparaît de moins en moins comme pleinement épanouissant même lorsqu'il s'accompagne d'une possibilité réelle de couple. L'expérience prémaritale de travail avec ses satisfactions et la crainte fondée de perdre sa capacité professionnelle ou technique par suite d'un chômage trop prolongé, pousse les jeunes femmes à chercher

du travail même lorsque les enfants sont en bas âge. Une participation plus active de l'homme à la vie familiale est alors nécessaire, mais semble de plus en plus possible dans les faits. L'aspect ménager est alors négligé mais l'aspect relation enfants-parents même si elle est plus brève est plus intense.

Ajoutons à cette tendance des jeunes couples avec enfants, une tendance assez prononcée chez les plus jeunes non pas à renoncer aux

enfants, mais à planifier leur venue après quelques années de mariage, afin de donner au couple plus de temps pour établir son ajustement économique et psychologique. Durant cette période d'attente, il est entendu que la femme travaille et l'on peut supposer que la naissance des enfants n'arrêtera le travail de la mère que pour une période relativement courte, et même ne l'arrêtera pas du tout si un travail à temps partiel est trouvé.

Si, jusqu'en 1951, c'était surtout les femmes de plus de trente-cinq ans qui composaient la main-d'œuvre féminine mariée et si le mariage était la maladie chronique des femmes au travail, il semble qu'il en sera de moins en moins ainsi dans le futur. À mesure que la famille égalitaire ne sera plus exclusivement la découverte tardive des femmes ayant épuisé leur rôle de mère, mais l'objectif poursuivi par les jeunes couples avec ou sans enfants, le mariage va cesser d'être

une rupture inévitable dans le travail féminin. Employeurs et syndicats pourront faire des investissements à long terme dans les femmes et pour autant les traiter de façon plus égalitaire. Les femmes elles-mêmes pourront cesser de définir leur aventure de travail comme un flirt momentané et commencer à penser en termes de carrière.

La revalorisation du travail féminin suppose ainsi une redéfinition complète de la famille,

des rôles respectifs de l'homme et de la femme et pour autant de plusieurs valeurs jugées fondamentales dans notre société. Cette redéfinition est déjà inscrite dans les faits avec tous les autres qui conduisent notre société vers la civilisation industrielle.

Mais pour inévitable que soit cette nouvelle société où le travail féminin sera réintégré à la vie familiale, certains phénomènes en retardent l'apparition et constituent

déjà des problèmes majeurs dans la société actuelle.

Je n'insiste pas sur les préjugés masculins et sur l'inexpérience féminine d'un amour qui soit autre chose qu'un anéantissement total dans l'autre. Nous avons assez insisté sur ces points plus haut. Je pense plutôt ici à des problèmes concrets tels ceux de la garde des enfants, du travail à mi-temps et du recyclage.

Il va sans dire que le travail des femmes mariées suppose un ou des

moyens nouveaux par rapport au soin des enfants. La participation plus active du père est un prérequis mais ne suffit pas. Un système de garderie et de maternelle hâtive s'impose. L'établissement d'un tel système est particulièrement urgent au Québec où rien n'existe. Quant au système concret à établir, une étude sérieuse s'impose étant donné que les expériences déjà faites dans les pays de l'est sont actuellement remises en

cause. Il faudrait essayer d'éviter les erreurs commises dans ces pays.

Si les employeurs veulent s'assurer une main-d'œuvre féminine stable et orientée vers une carrière, ils doivent prendre conscience qu'il leur faut prévoir que pendant dix ou quinze ans une femme de carrière qui veut être aussi mère et épouse doit travailler à temps partiel. Une réorganisation des tâches s'impose si l'on veut que le travail féminin cesse d'être un flirt ou une série de flirts.

Permettre le travail à mi-temps pendant une période de la vie active de la femme n'est pas déprécier le travail féminin ou le tolérer comme un moindre mal, c'est plutôt lui permettre de donner sa pleine mesure en assurant une continuité dans la vie active et dans l'accumulation d'expériences nouvelles. C'est surtout la seule façon d'éviter un recyclage lent, coûteux et douloureux à l'âge de 35-40 ans. C'est peut-être aussi la façon, le non-engagement qui

explique en grande partie l'absentéisme élevé des femmes. Plus peut-être que des coûts élevés, c'est surtout la disparition de préjugés qu'exige cette redéfinition des tâches et des cadres de travail.

Enfin, le problème du recyclage. Problème surtout aigu chez les femmes de 35-40 ans et plus mais problème grave aussi chez celles de 25 à 35 ans. Nous ne voulons pas parler seulement du nombre de femmes qui veulent prendre ou

reprendre des études universitaires ou de baccalauréat, mais aussi de toutes celles qui se voient frustrées dans leur désir de retourner au travail par suite du manque de préparation technique ou même de préparation scolaire de base. On commence à organiser, encore trop timidement, le recyclage des hommes et l'éducation permanente. Du côté des femmes, cependant, pratiquement tout est à faire et à penser. Avec la possibilité d'emplois à temps partiel, le recyclage



est pourtant une condition essentielle si l'on veut que les femmes cessent d'être des travailleurs amateurs et deviennent des travailleurs professionnels.

Le travail des femmes ne remet pas en question le statut de l'homme sauf si l'on définit la situation en termes d'une supériorité mythologique de l'homme et d'un matriarcat qui cherche à se détruire lui-même. Au contraire, le travail féminin accepté comme professionnel contient la promesse d'une société moderne où les relations homme-femme prennent une nouvelle qualité de véritable communication et la famille devient le lieu de la sécurité



affective dont l'homme et la femme
moderne ont tant besoin.